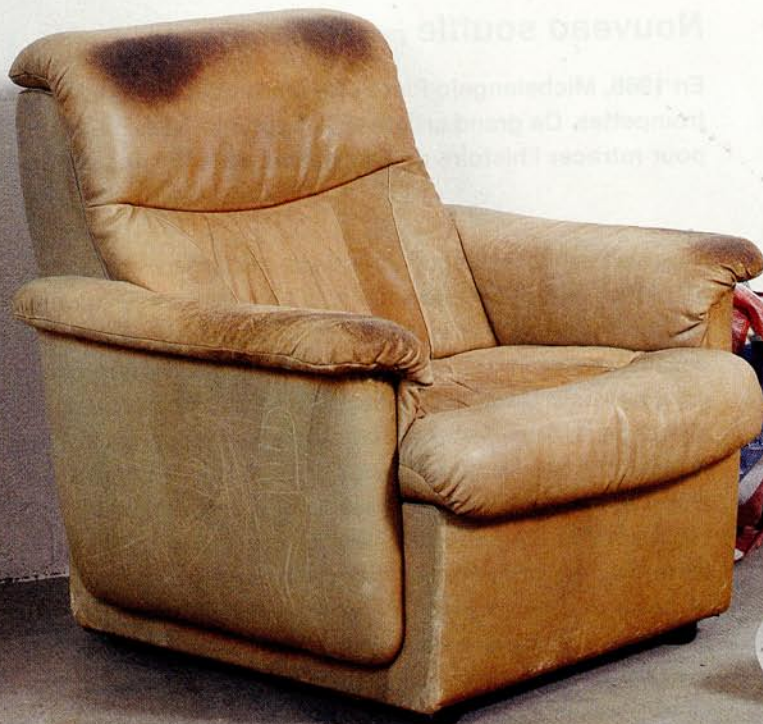


56



L'envers du décor

propos recueillis par Nicolas Trembley, portrait Julie Langenegger

Déconstruits et vidés de leur sens, avec Latifa Echakhch les symboles liés aux luttes ou aux mouvements contestataires deviennent de purs objets de contemplation.

Latifa Echakhch était invitée en novembre dernier au Level 2 Gallery de la Tate Modern à Londres. Née en 1973 au Maroc, l'artiste arrive en France à l'âge de 3 ans. Elle évoque la richesse de cette double culture, non pas dans l'addition, mais dans le manque. Son travail fait aussi bien référence à Yves Klein qu'à l'idée de protestation et ce qu'il en reste aujourd'hui. Elle nous a reçus en Suisse, au pied des montagnes neigeuses, là où elle a installé son atelier.

Numéro : Vous sentez-vous liée à la scène orientale ?

Latifa Echakhch : Je ne me sens pas liée à la scène dite "orientale". Je suis venue en France très jeune, mes parents ont toujours encouragé l'intégration, plutôt que le repli identitaire. On m'associe à l'Orient car aucune personne issue de l'immigration ne peut s'exprimer en France sans qu'on lui rappelle ses origines.

Vous avez produit des pièces avec des tapis, mais vous n'en avez laissé que les franges au sol...

Le tapis préserve un homme, ou un fidèle, du sol qui est censé être impur. Si je l'ouvre dans un lieu d'art et que je le pose par terre, il devient autre chose. Mes références sont des pièces minimales conceptuelles, je ne suis pas dans la nostalgie des matériaux orientaux.

Vous avez exposé à la Tate Modern, c'est assez rare pour une jeune Française.

L'exposition s'appelait *Speakers' Corner*, en référence à ces endroits en Angleterre où l'on monte sur une caisse pour faire un discours. J'ai exposé une pièce composée de papier carbone collé au mur, qui s'intitule *A chaque stencil une révolution*. C'est une phrase que j'ai tirée d'une déclaration de Yasser Arafat, complètement par hasard, parce que je la trouvais belle. Il voulait dire qu'avec une machine à stencil et du papier carbone, on pouvait dupliquer un tract, le disperser dans la rue et commencer une révolution. Au lieu d'écrire moi-même un message politique, j'ai tapissé le mur de feuilles de carbone vierges, autant de monochromes bleus, et j'ai jeté dessus de l'alcool à brûler, qui sert normalement à la duplication des stencils. Une fois l'encre dissoute, le pigment bleu tombe au sol.

Vous considérez-vous comme le porte-drapeau d'une cause ?

J'essaie plutôt de présenter l'absence de messages, voire l'échec de l'engagement.

Vous produisez des sculptures de pneus brûlés, qu'on a pu voir à la Fiac. Évoquent-elles les manifestations de rue ?

Ce n'est pas parce que j'utilise des pneus brûlés que je suis forcément protestataire. On démonte une voiture, on prend un pneu et on le brûle. C'est un geste simple et minimal, mais très visuel et efficace. On obtient une ruine d'objet. En raison de la toxicité du procédé, il m'a été difficile de réaliser ces sculptures.

Vous dites refuser qu'on vous limite à vos origines, mais vous avez présenté des arabesques abstraites dans votre exposition au Magasin de Grenoble.

J'ai pris ce risque, mais encore une fois, ces arabesques, je les ai déconstruites. J'applique une technique, disons, situationniste, comme les "dérives psychogéographiques", pour montrer justement que ce n'est pas aussi simple.

Quels sont vos prochains projets ?

Je prépare ma première exposition chez Kamel Mennour, au printemps 2009, puis j'enchaîne avec des projets pour la Kunsthalle Fridericianum à Kassel, pour le Swiss Institute à New York, et pour le Henie Onstad Art Centre à Oslo.

